

Kléber

Bertrand Gaydon

Quand on lui demandait la race de Kléber, Sandrine Puig disait : un berger, et elle se refusait à préciser s'il s'agissait d'un berger allemand, belge, des Pyrénées, d'Anatolie ou que sais-je encore. Berger lui paraissait juste assez réducteur et juste assez évocateur, rapportant à un mode d'existence et surtout à une *éthique* disparus mais non désuets, dont il serait en quelque sorte le dernier tenant. Elle était moins précise encore quant au choix de son nom, laissant les gens deviner, et accueillant les hypothèses les plus séduisantes avec un simple sourire d'encouragement. L'assonance avec *clébard* était tellement frappante qu'elle constituait une barrière haute et rapprochée à toute spéculation, mais si on parvenait à la franchir, on pouvait songer au général révolutionnaire qui combattit les Chouans, à son avenue qui mène à l'Etoile, au verbe allemand *kleben* qui signifie *coller*, voire même à une marque de pneus.

Berkeley en verlan, avait proposé quelqu'un.

Je n'ai jamais eu d'animaux domestiques et j'ai du mal à percevoir la nature du rapport entre un humain et un chien, et ce sur quoi peut reposer un lien en apparence aussi étroit. Je dirais que le terme *connivence* est le plus approprié, dans la mesure où l'entente est tacite et la communication hors de tout langage, ou plutôt dans un langage propre à une relation particulière et créé pour elle.

J'eus vent de Kléber avant même de connaître Sandrine, puisqu'en m'annonçant sa liaison avec elle, mon ami Bousquet m'avait aussi raconté les étonnantes circonstances de leur rencontre. Il courait aux Buttes-Chaumont un matin en semaine quand un chien l'attaqua, au point de le mettre à terre. La maîtresse de l'animal, Sandrine donc, lui cria d'arrêter et, quand elle y fut parvenue, voulut s'assurer que mon ami n'était pas blessé, que ses habits n'étaient pas endommagés, et insista pour le dédommager quand elle aperçut un accroc sur le T-shirt.

— Il y était peut-être déjà, répliqua Bousquet. Ce n'est peut-être pas le chien qui l'a fait.

— Comment ça, peut-être ? s'amusa-t-elle. Vous faites si peu attention à vos habits ? Vous êtes si peu soigneux ?

Bousquet lui dit alors que si elle tenait à le dédommager, le mieux serait de l'inviter à prendre un verre ensemble. Ce n'était pas du tout son genre de montrer ses intentions avec autant de facilité

et de candeur, il n'était pas du tout du genre entreprenant, mais comme il m'expliqua, l'épisode de l'attaque du chien, avec la surprise, la peur, puis le soulagement occasionnés, tant de sensations qui se succèdent en un rien de temps, et peut-être aussi l'afflux d'endorphine, l'avaient plongé dans un état second dans lequel il voyait clair à la fois dans son cœur et dans celui des autres.

Quelques mois plus tard, il fit à nouveau mention de Kléber, mais cette fois-ci sans bienveillance. L'animal, qui pourtant le connaissait bien, lui avait montré les crocs et aboyé dessus sans raison. Quand il s'en était inquiété auprès de Sandrine, elle avait pris la défense du chien, et en avait profité pour vider son sac et l'accabler (c'est le terme qu'il utilisait, et en l'employant il avait effectivement l'air accablé). Toi aussi tu me montres les crocs, avait-elle dit. J'en ai marre aussi de tes aboiements, etc...

Quand je le revis la fois suivante, ils avaient déjà rompu.

« Tu sais ce que j'ai appris ? me demanda Bousquet. Qu'elle avait aussi rencontré son copain précédent dans les mêmes circonstances. Kléber l'avait attaqué. J'ai compris son jeu : quand elle voit un mec qui lui plaît, elle le fait attaquer par Kléber. Ça doit marcher à tous les coups, comme ça a marché avec moi. Ensuite, quand elle en a marre du type, c'est Kléber qui se charge de l'en débarrasser. Très efficace comme méthode : au début elle peut choisir (Kléber n'attaque que ceux qu'elle lui désigne), et à la fin elle n'est pas obligée de prendre l'initiative de la rupture.

De toute façon, je n'ai jamais été aussi important pour elle que l'était son chien. »

Je croisai Sandrine dans le parc quelque temps plus tard. Au moment de m'approcher d'elle, je fis un petit écart pour le chien.

— N'aie pas peur, me dit-elle, il ne te fera rien.

— Dommage, répondis-je.

Et je lus dans son regard un air d'incompréhension qui me fit penser que l'interprétation de Bousquet n'était pas la bonne. Il est vrai que se voir préférer un animal à quelque chose d'humiliant, et qu'il faut bien inventer des histoires pour se cacher la vérité.

L'auteur

Ingénieur de profession, j'ai vécu de nombreuses années à l'étranger (Belgique, Etats-Unis, Argentine, Chine) avant de revenir à Paris.

J'ai publié quelques textes dans les revues *Brèves* et *Mots à Maux*, et les sites *Harfang* et *Récit-page*.